

sonne n'a plus de droit à sa complaisance que moi ; que c'était à moi à agir auprès de lui pour les autres, et, non aux autres à agir pour moi : que je présenterais ma demande plus favorable et plus décente que personne ; j'ai réfléchi aussi que s'il y avait quelque chose d'humiliant à un refus, il était plus sage de l'essayer sans témoin et sans confident, que d'en prendre sans nécessité ; enfin qu'un tiers pouvait, après avoir gauchement transmis ma demande, et cruellement travesti la réponse, m'indisposer contre un refus très raisonnablement motivé, dont j'aurais eu tout le mérite de tomber d'accord, si je l'avais directement entendu.....

La Revue Canadienne.

MONTREAL, 19 AVRIL, 1845.

Histoire de la Semaine.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

C'était sous l'impression de cet axiome d'un de nos plus grands poètes français, que nous avons écrit notre dernier article ; c'était pour être vrai en tout et partout que nous avons assisté nous-mêmes au dernier bal des assemblées ; et pourtant... comment pourrions-nous jamais consigner cette déplorable vérité ; comment pourrions-nous jamais proclamer publiquement notre défaite...? nous n'avons pas plu—ce n'est rien encore,—nous avons déplu!! On s'est écrié ; on s'est scandalisé!! On a parlé de l'irrévérence de notre récit ; on a traité d'indécences nos innocentes petites observations ; on nous a accusé de vouloir par nos remarques causer du scrupule chez les personnes qui désiraient aller au bal

A toutes ces assertions—; à tous ces avancés, nous venons en avant franchement et sans crainte et nous plaidons "non coupable."

Si nous avons parlé de blanches épaules, ce n'est pas notre faute ; c'est bien plutôt celle des propriétaires des susdites, et elles devraient nous savoir gré au lieu de nous blâmer d'avoir rendu justice au mérite et à l'avantage de la blancheur partout où nous l'avons trouvée ; ce n'est pas que d'autres épaules.....mais ceci nous entraînerait dans une dissertation anatomique qui ferait plaisir à quelques uns et *lever les épaules* à d'autres ; ainsi, halte-là et passons à pieds joints à un autre chef.

Lorsque nous avons dit que l'élève des pensionnats perdrait, en allant deux et trois fois au bal, l'incarnat qui pourrait ses joues au son d'une voix autre que celle de sa mère, nous avons dit une vérité que nous aimons à répéter ici. Mais les motifs qu'on nous a prêtés ne sont pas les nôtres ; on nous a fait dire, ou plutôt on a bien voulu voir dans nos paroles "qu'une jeune fille rougissait en entrant au bal, et cessait de rougir en sortant." Telle n'a jamais été notre pensée, et l'eût-elle été, nous n'aurions jamais osé la dire publiquement, et ce pour des raisons à nous connues. Nous n'avons pas, que nous sachions, fait un grand crime en disant ce que nous avons dit. Nous avons voulu seulement faire allusion à l'embarras bien naturel qu'éprouve toute jeune fille, au sortir du pensionnat, pour entrer dans ce monde brillant dont elle n'avait encore eu qu'une idée bien imparfaite ; nous avons voulu dire que jusqu'à sa première entrée solennelle dans le

monde, cette pauvre petite enfant n'était guère familière qu'avec le ton toujours posé, toujours raisonnable de sa maman ; que toutes ces figures étrangères, que tous ces regards de la foule qui se portent sur son frais visage à elle devaient lui causer une gêne bien pénible, et puis que, comme l'on s'habitue à tout dans ce meilleur des mondes possibles, elle finirait bientôt par s'habituer aussi à la foule tumultueuse du bal, au prestige de la danse, voire même aux accents *romanesques et merveilleux* des hommes ; et enfin que cette rougeur qui couvrait ses joues à sa première apparition, que cet embarras de ses premiers pas feraient bientôt place à la *dignité* calme, impassible de ses traits. Au reste si nous avons mal exprimé notre pensée dans notre dernier article, nous ne pouvons être accusé tout au plus que de notre vicieuse phraséologie, et nous prions sincèrement les dames d'accepter notre présente explication. —Vous le voulez bien, n'est-ce pas? Tant mieux, et dorénavant nous tâcherons d'être si bon enfant que nous aurons droit de n'attendre de vous que des louanges.

On nous a aussi reproché d'avoir fait allusion au manque de fichu ; à cela nous répondrons que nous n'avons pu signaler la présence de cet article de la toilette, attendu qu'au moyen même de tous les microscopes imaginables, nous n'aurions pu en trouver un seul. Tous les fichus de la soirée se sont invariablement fait remarquer par leur absence. C'est là toute notre excuse.

Nous sommes sûr d'avance que les explications qui précèdent vont déplaire encore ; non pas pour le coup aux femmes mais bien aux hommes ! Figurez-vous un peu la bile de ceux qui se plaignent déjà tout haut de ce que nous ne parlons pas de politique, que nous sommes trop léger—que vont-ils donc dire aujourd'hui de nous voir nous occuper d'épaules et de fichus—? Nous attendons l'orage, nous ne dirons pas fermement mais sans peur, appuyé que nous serons par les Dames qui auront été la cause involontaire de notre disgrâce. Et puis d'ailleurs notre liste de souscription s'accroît tous les jours de nouveaux noms de femmes, et vous avouerez, Messieurs, que c'est là un motif bien puissant pour nous de nous occuper un peu et même beaucoup des choses et autres qui concernent *la plus belle moitié du genre humain*....

La semaine dernière, nous avons essayé de vous donner une idée du dernier bal des Assemblées ; aujourd'hui permettez-nous de vous parler encore de danse, de plaisirs et de fêtes, avant que les beaux jours du printemps et son doux soleil viennent élore entièrement les joyeux amusements de la saison qui finit. Dans le Quartier Ouest de notre bonne ville, qu'on appelle le Faubourg St. Antoine, qui est à Montréal ce qu'est le West End à Londres, la Chaussée d'Antin ou le Faubourg St. Honoré à Paris, réside une famille Canadienne dont nous avons déjà mentionné les brillantes et agréables réunions. Madame S*** a voulu, cette année, célébrer la naissance de sa fille cadette, en réunissant chez elle mardi dernier, le grand cercle d'amis qui composent sa société ; et certes la foule ravie qui encombrait ses salons ce soir-là, témoigne et la haute estime dont cette famille jouit en cette ville, et le bonheur et le plaisir qu'on y trouve. Plus de trois cents personnes assistaient à cette splendide soirée. L'élite de notre société Canadienne, tout ce que Montréal renferme de plus fashionable, de plus élégant, de plus séduisant, de plus aimable, et de plus charmant, émaillaient les salons, et leur donnaient un air riant, de gaieté, de joie et

de plaisir que nous avons nulle part trouvé aussi pur et aussi parfait.

La vaste demeure de la Place St. Antoine, toute spacieuse qu'elle soit, pouvait à peine contenir la nombreuse société qui s'y trouvait ; aussi la maison entière, du haut en bas, étincelante, inondée de lumière, ne formait pour ainsi dire qu'un immense salon où la foule, pressée comme les flots de la mer, ne circulait qu'avec peine. Les appartements étaient décorés avec beaucoup de goût, de longues guirlandes de fleurs, de peintures et de devises, en honneur de l'aimable jeune fille qu'on fêtait si bien.

Le bal s'est ouvert après neuf heures ; alors, aux premiers joyeux sons de l'orchestre, un éclair brillait dans tous les yeux, et un sourire d'indiscrète félicité errait sur les lèvres des aimables danseuses et des danseurs.

On pouvait dire :

O légères beautés !

Dancez, multipliez vos pas précipités,
Et dans les blanches mains les mains entrelacées,
Et les regards de feu, les guirlandes froissées
Et le rire éclatant, cri des joyeux loisirs,
Et que la salle au loin tremble de vos plaisirs.

Jamais nous n'avons vu un concours de femmes aussi éblouissantes de beauté, de fraîcheur et de jeunesse. Nous n'irons pas vous dire qu'elles étaient les plus belles, les plus jolies ; il y en avait tant de belles et tant de jolies ! et puis les goûts sont si divers.

On a dansé beaucoup ; la Polka a fait fureur, et pour nous, nous avouons que cette danse exécutée avec tant d'élégance et de gracieux laisser-aller par Mlles. S*** W*** B*** nous a plu infiniment.

La soirée s'est prolongée bien avant dans la nuit, et toute la société satisfaite, heureuse et charmée, des plaisirs et des agréments de la fête, s'est retirée, emportant avec elle des souvenirs bien agréables de la plus belle réunion donnée en cette ville par une famille privée.

On parle dans un certain monde d'un bal costumé (*fancy ball*) qui aura lieu bientôt.

C'est là une heureuse idée qu'ont eue les directeurs des derniers bals de consacrer la baluce des contributions restée entre leurs mains à une autre soirée pour l'amusement des nombreux souscripteurs. Nous engageons tous ceux qui n'ont pas de loyer à payer au premier de Mai à se procurer des costumes ; qu'ils soient plutôt élégants que riches—mais surtout nous conseillons à ceux qui se revêtiront d'un costume quelconque de bien entrer dans l'esprit de leur rôle. Nous recommandons au matelot d'eau douce de ne pas faire une grimace de matelot de la marine à l'abordage—au romanesque *trouvère* de ne pas arpenter la salle comme un officier sur le Champ de Mars, au roué d'autrefois de ne pas faire le *scandale* d'aujourd'hui—enfin à chacun de ne pas faire la besogne de son voisin—Voilà le seul moyen de mettre de l'ensemble et du bon goût dans un bal de fantaisie.—Autrement, il vaut mieux ne pas s'en mêler, car nous n'avons pas d'idée de *salmigondis* plus ridicule, de bigarrure plus absurde, que le coup-d'œil d'un bal costumé mal-organisé.

Avis à ceux qui veulent figurer ! car nous ne serons pas loin, et gare aux *anachronismes* dans les rôles et dans la démarche, et dans les gestes, et dans les paroles, et surtout dans les costumes ! !

Nous avons eu occasion de voir quelques uns des percepteurs de l'association St. Jean Baptiste, leur liste de souscription se grossit tous les jours.